



DOMINIQUE BARBERET GRANDIÈRE

3 0 1 2 1 7

JE SUIS TOMBÉE SUR LA TÊTE

CYANOTYPES DE CLAUDE BAUDIN

labaraquedechantier.org
Août 2018

3 0 1 2 1 7

JE SUIS TOMBÉE SUR LA TÊTE

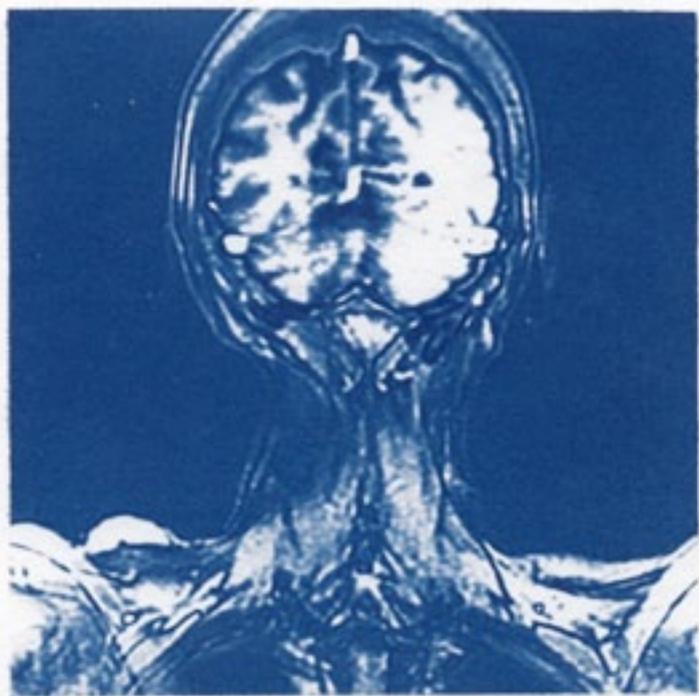
Depuis tout petit
Icare méprise les oiseaux
Icare se la pète Icare se croit Icare croit
qu'il peut voler
qu'il peut flotter sur des nuages évanescents
comme Poséidon flotte sur les épaules musclées des vagues

Icare ne croit pas à la chute tomber n'est pas de son monde
il se rue dans l'éther se jette de roc en nuée
il se croit drone aile fuselée éternité portée

Virtuel I/care — chemin droit — tracé ascendant
il oublie que c'est pour se souvenir de l'abîme
qu'il a créé les dieux

II.....ELLE

tombe



(fait divers)

Le Samedi 30 décembre 2017, je me suis levée de bonne heure.

Je n'étais pas très réveillée. Je suis allée jusqu'à la porte de ma salle de bains, et j'ai fait ce que je fais d'habitude pour l'ouvrir: saisir la poignée puis la tirer vivement vers moi. J'ai exécuté le second geste trop tôt. Mes doigts n'étaient pas encore refermés autour de la poignée. Le mouvement d'ouverture du battant s'est transformé en un geste de propulsion de mon corps vers l'arrière. La porte ouvrant sur un étroit palier qui donne directement sur l'escalier du rez-de-chaussée, j'ai basculé.

Ça commence à descendre l'escalier, sur le dos, la tête en avant. Ça glisse en prenant de la vitesse le long de la première volée de sept marches. La tête percute le mur qui forme la base du U de la cage d'escalier, sans arrêter la glissade sur les trois marches suivantes ; le deuxième choc contre le mur perpendiculaire ne ralentit pas la descente, le dos s'engage sur la seconde série de sept marches, la tête porte sur le carrelage de l'entrée. C'est arrêté brutalement, la partie basse est projetée par-dessus les épaules et s'enroule sur l'axe du cou.

Cul-par-dessus-tête.

Dix-sept chocs du dos contre les nez-de-marche et trois chocs sur le crâne.

Pendant toute la chute, quelqu'un crie ; du moins murmure ; gémit des cris articulés de protestation.

En boule au bas de l'escalier, je suis restée immobile quelques secondes.

Sous le choc, j'ai perdu un peu d'urine sur le carrelage.

Je n'ai pas à proprement parler perdu conscience.

J'ai pu remonter l'escalier à quatre pattes et aller m'installer sur les toilettes pour finir ce que j'avais commencé.

J'ai pensé que peut-être, la chute n'aurait pas de conséquences.

(hospices)

C'est embêtant tu vas mieux.

L'œuf s'est fendu, dans lequel la douleur et l'immobilité t'enfermaient.

Tu as ouvert les portes. Le monde normal s'est engouffré. Il a dévoré l'intimité de la salle d'attente-couchée.

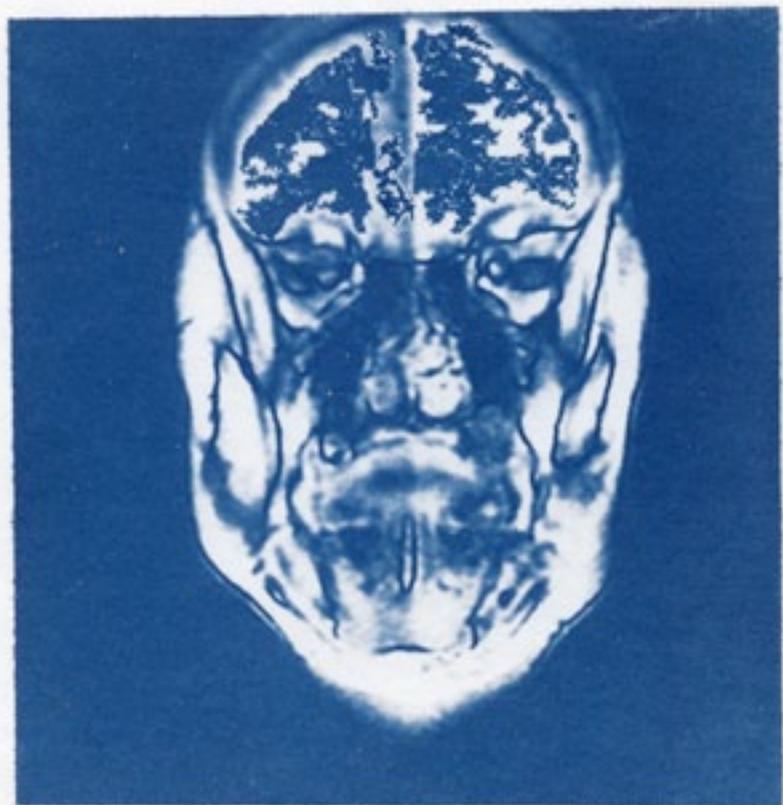
Tu es sortie de la bulle dans laquelle tu étais enfermée (douleur, immobilité, dérivés d'opium, extrême liberté de l'esprit.)

Tout ce qui s'est produit dans la salle d'attente-couchée est retombé dans le sac de l'anecdote.

L'écriture l'a abandonné — cette écriture fluide de la pensée, que le stylo ou le clavier rend brusquement impotente. Cela va devoir être redit, produit de nouveau par l'écriture.

Essaie de fermer les yeux ; reconstruis le voile gris, traversé de lueurs rouges, derrière lequel te parviennent les bruits, les plaintes, les voix, le plafond des images.

Prends cela sous la dictée.



ATTENTE COUCHÉE - 1

Les salles d'attente-couchée sont en sous-sol, il n'y a pas d'autre lumière que la lumière artificielle ; la plupart du temps les soignants éteignent les lumières. Tout devient fantôme : les lits se déplacent seuls – on sait que quelqu'un les pousse – ils se déplacent seuls ; ce ne sont que des lits ; peut-être y a-t-il des gens dessus ; ces brancards roulant en désordre sont l'essence du lieu.

Tu es allongée sur le dos ; le bras est insensible. Le dos, douloureux, contraint à l'immobilité.

Beaucoup des gens qui t'entourent, tu ne connaîtras jamais leur visage.

À ta droite, une femme, âgée, lumineuse, présente ; elle donne l'impression de normalité. C'est tout ce qu'il te reste d'elle. Tu as échangé quelques paroles avec elle, tu ne sais pas lesquelles, tu as quelque connaissance de ce qui lui est arrivé, mais

ta mémoire a absorbé tout cela, il n'y a plus rien que l'image d'une femme allongée à ta droite, les cheveux teints, brun roux, auburn, quelque chose comme ça.

À la même place, un peu plus tard, un homme qui entre peut-être en agonie ; il pousse à intervalle régulier des cris profonds, qui montent de son ventre, longs, comme modulés par un didgeridoo. Puis il geint, se plaint dans un argot familier, une profération lancinante qui est celle des malades qui ont perdu le contrôle de leur douleur ; il dit oh là là, oh là là, oh putain, oh là là oh putain... c'est ce que disent les hommes oh là là oh putain oh là là oh putain.

À ta gauche un autre homme, qui n'a pas perdu le contrôle ; le squelette fonctionne, la volonté aussi ; il est assis sur le brancard ; au lieu de s'allonger, il a passé les deux jambes entre les barres du garde-fou, il a la tête dans ses mains et il a peur ; tu sais qu'il a peur. Il a peur d'avoir quelque chose de très grave, il a peur de voir approcher la mort. Il ne dit rien. De temps en temps il soupire. Il soupire, il grogne. C'est un homme plus jeune.

L'homme de droite a un profil très accentué, allongé, un nez en bec d'aigle et des dents un peu irrégulières qui se chevauchent et dépassent de la bouche ouverte qui laisse couler la plainte. On pourrait reconnaître son visage en feuilletant les croquis des grands dessinateurs de l'âge classique (*« Homme âgé sur son lit de mort ».*)

En face de toi, sur ta gauche, plusieurs grands vieillards, des hommes et des femmes.

Un vieux, assez rondouillard, réclame quelque chose. Qu'est-ce qu'il réclame? Tu te souviens de ce qu'il réclame? Pas vraiment. Il réclame quelque chose. Il demande... oui, je me souviens, il demande l'heure, il n'arrête pas de demander l'heure ; sans cesse, sans cesse, il demande l'heure. Il dit : « mais quelle heure il est ? mais qui est-ce qui a l'heure ? quelle heure il est ? quelle heure il est ? qui a l'heure ? » Sans plus.

À côté de lui, une femme aussi très âgée, demande à boire. J'ai soif, dit-elle, j'ai soif ; j'ai soif ; donnez-moi à boire ; s'il vous plaît, s'il vous plaît, donnez-moi à boire...

Puis une autre vieille dame qui te donne l'impression - bien que tu ne vois rien, ni elle-même, ni son lit, d'être toute tassée, toute refermée sur elle-même, qui ne dit presque rien, qui de temps en temps, fait un petit bruit, un petit bruit de bouche.

En continuant de suivre la rangée des lits qui sont en face de toi, on trouve une femme assez jeune d'apparence, tu as vu sa figure car elle se redresse souvent ; elle glisse le long du brancard pour essayer de sortir du lit par le pied, elle se bloque, elle ne peut plus bouger, elle est lourde, il faudra la remonter dans le lit. Elle rit, comme une petite enfant. Les aides-soignantes l'agonissent de protestations et de reproches, parce qu'elle fait ça quatre fois dans une heure, et tout le temps elle sourit ; elles ont l'impression que cette femme se moque d'elles, qu'elle fait ça exprès pour leur donner du travail - elles sont furieuses et le lui disent.

À côté d'elle, un personnage. Vraiment. C'est une femme qui est assise sur son lit, pas couchée. Donc tu la vois. Elle porte un poncho ou une veste de laine où se mêlent le roux, le rouge, peut-être l'ocre, un peu de bleu. Ses cheveux très ondulés,

presque crépelés, sont teints, plutôt roux clair, un peu vénitien. Elle a un merveilleux accent pied-noir. Ça roule et ça roucoule dans sa voix, et elle parle. Sans cesse elle parle. Elle a trouvé auprès d'elle l'oreille d'une autre femme qui est disponible, qui l'écoute parler et qui lui répond un peu, qui l'écoute parler surtout. Elle fait salon. Elle raconte, bien sûr, ce que tout le monde aime à raconter : son cas, ses malheurs, sa douleur, sa famille, ses enfants. Peut-être n'a-t-elle pas d'enfants, d'ailleurs, ce sont plutôt des neveux. Ce soir, elle passera sa deuxième nuit dans le couloir des urgences.
Pas de place.

Plus tard, on installe dans la salle une autre vieille dame qui n'est pas de bonne humeur. Qui dit mon dieu mon dieu mon dieu. Qui appelle, sans se lasser, avec une voix puissante, expressive, une belle voix chevrotante de vieille actrice : maman, oh, maman! oh, maman ! C'est entrecoupé de fragments de récit qui campent une enfant devant la porte d'une maison, font surgir un rendez-vous manqué, une perte, un départ, annoncent une disparition.

Cette vieille voix, qui appelle depuis son enfance, te cause de la confusion, comme si dans ce pandemonium le temps s'inversait, ramenait le vieillard à l'enfance, et chacun des corps allongés à l'indétermination des générations.

(trois jours plus tard)

COULOIR DES URGENCES

Une jeune femme avec son fils de onze ou douze ans. Elle le tient d'une main de fer. Douce doucereuse. Exige de lui un courage. On ne sait lequel. Cela prend la forme « Tu ne vas pas encore...» ou «Tu sais bien ce que je t'ai dit...» Dans le même temps, elle le plaint, lui, son fils ; lui ou bien son fils? L'attaqué. Elle enquête avec insistance. Il l'a fait exprès ? Il a frappé sur ta main volontairement ? Le professeur n'a rien vu? Il ne faisait pas attention?

[On vient de te donner une information pratique (ordre de passage à la radio, peut-être), tu la lui transmets ; elle, vivement : je sais je sais je sais je suis d'ici.]

L'enfant se tient la main, gémit. «Tu sais bien que ton père te dit que tu ne *dois* pas avoir peur». Entre chaque échange avec son fils, elle téléphone. Règle des problèmes avec son bureau. Secoue son compagnon pour qu'il voie le professeur. Raconte à une amie. Elle est en bonne santé. Les lèvres de l'enfant se contractent, sa figure se plisse. Il se tient.

SERVICE DE RADIOLOGIE

Tu vis une expérience de cosmonaute. Tu t'allonges sur une banquette. On te met la tête dans une boîte, on te bouche les oreilles, on te cale avec des petits coussins, on ferme le couvercle. L'ensemble glisse à l'intérieur d'un tube. Tu entends *tsom/tsii — tsom/tsii — tsom/tsii — tsom/tsii — tsom/tsii...* En face de toi, à quelques mètres, un grand écran de cinéma. On te dit : *vous pouvez ne pas regarder, si vous préférez ;*

tsom/tsii — tsom/tsii — tsom/tsii...

On te prévient : *ne déglutissez pas!*

Ça commence. Un grincement continu, rythmé, tournoyant, qui évoque une centrifugeuse ou un moteur, se superpose au *tsom/tsii...* Résultat polyrythmique, entrecroisement des matières sonores, décalage des frappes. En face de toi, sur grand écran, un méli-mélo d'images glissantes déchiffre l'intérieur de ton dos, puis de ton cou, puis de ton crâne.

Selfie de *l'intérieur* de ton corps. Ne manifestes pas corporellement ta jubilation : le résultat serait flou. Pourtant, voilà satisfait un très vieux désir de voir de tes propres yeux l'intérieur de toi-même.

ATTENTE COUCHÉE - 2

On t'a poussée dans une salle d'attente. Tu vas sortir. Dans une heure. Ou dans six. Ce n'est plus samedi. La salle est moins bondée. C'est la fin de la journée.

Deux aides-soignants amènent un lit, qui contient une vieille femme. Ils placent le lit

contre le mur en face de toi, sur ta droite. ils lui préparent une sorte d'alcove de toile, soutenue par un portant. Ils plaisantent avec elle. Elle est comme une reine sous son dais. On lui apporte son repas. Elle va dormir ici.

À côté de toi, un jeune homme. Après un premier passage aux urgences il y a quelques jours, il a dû revenir. Cette fois, on a trouvé ce qu'il a. Tu ne sais quoi. Une maladie chronique. Embêtante. Il est sérieux, plein d'entrain. Tu papotes un peu. Une jeune femme sur pied s'approche. Ils se trouvent, et passent un long moment à parler, comme s'ils se connaissaient depuis l'école.

D'un lit un peu plus loin, une voix de femme surgit soudain. Elle appelle. Doucement. Elle a mal. On lui a posé une perfusion douloureuse il y a quelques minutes. Sa voix peu à peu s'amplifie en même temps que la douleur augmente. Elle crie maintenant, d'une voix colorée et ronde qui transforme la souffrance en vocalises. Le cri tragique envahit la salle, nous submerge, se répand dans le couloir. Une infirmière arrive en courant. Elle hurle; Mais vous allez vous taire! Taisez-vous

donc! Sa voix aigrie par la fatigue ou autre chose creuse un trou noir dans le cri doré. Tu dis à très haute voix: *mais laissez crier cette dame laissez là elle ne nous gêne pas elle a une voix magnifique*. L'infirmière pousse le lit de la femme pour le sortir de la salle, tu entends *merci madame, merci pour votre gentillesse* ; tu réponds «*elle fait juste une petite crise d'autorité.*»

Tu le paieras, pas très cher, quand l'infirmière viendra tout à l'heure retirer ta perfusion. Un beau bleu.

Tu sors ce soir. Une femme t'aide à glisser sur un brancard. Elle te roule dans le couloir. Tu blagues avec elle. Tu regardes défiler au-dessus de toi, tous les quarante centimètres, les plaques perforées du faux-plafond.

★

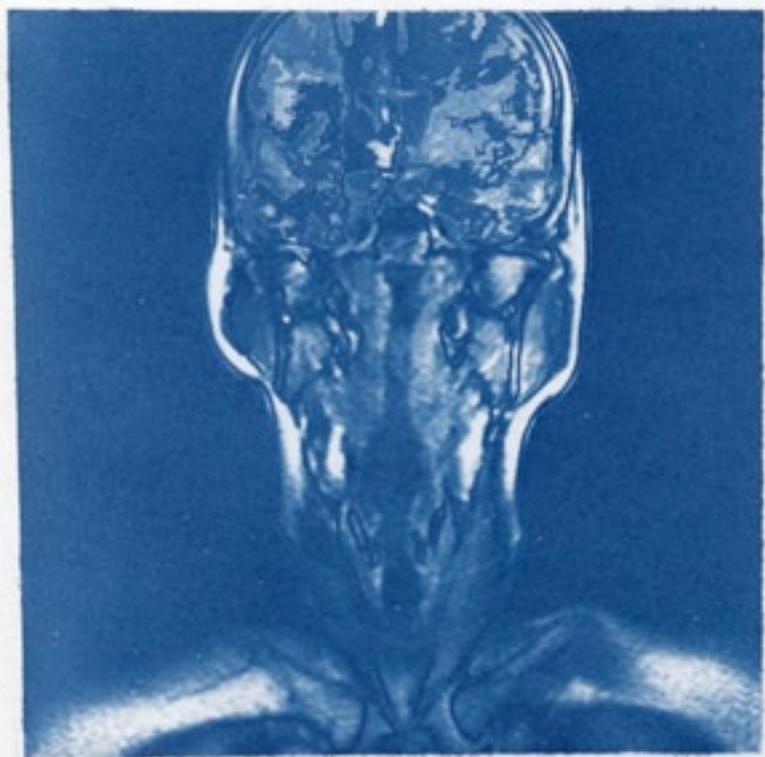
Je ferme les yeux. Jusqu'à ce que je les ouvre de nouveau, les plaques continuent de défiler derrière mes paupières. Je joue à cela pendant tout le trajet, pour vérifier que l'hallucination persiste.

(hallucinations)

Je suis presque totalement immobilisée. Mon corps m'encombre. Ma conscience résoud le problème en s'en échappant. Je me projette dans un espace consistant, intensément ouvert à la perception. J'expérimente la possibilité du dualisme. Je peux désigner sous le nom «d'enveloppe corporelle» le corps entravé et souffrant qui projette mon «esprit» sur l'écran. Mais ce qui est ainsi projeté à l'extérieur, dans l'environnement à-demi fantastique qui m'entoure, est aussi puissamment corporel que le corps lui-même.

Cette chose, constituée de perceptions immédiates et de perceptions anciennes — parfois très anciennes, est la mémoire de l'être dans le corps, de l'être-corps qui se projette vers l'extérieur, ou plutôt dans l'extérieur.

Le corps-mémoire reste allongé sur le dos, dans une position qui ne permet presque aucun mouvement volontaire et efficace ; il est présent pourtant dans un autre espace, séparé de lui mais très proche ; tout au plus distant d'une longueur de bras.



En temps ordinaire, quand je ferme les yeux avant de glisser dans le sommeil, il arrive souvent qu'une image animée s'impose de façon répétitive sur l'écran noir, traversé d'une faible lueur, que mes paupières ont déployé devant moi.

Les chocs sur la tête et la prise de médicaments antalgiques contenant des dérivés d'opium se sont conjugués pour multiplier ce jeu, et m'ont offert plusieurs fois par vingt-quatre heures une séance de projection : diapositives, gifs, vidéos, 3D - toute les techniques ont défilé sous mes yeux.

UNE SUCCESSION D'IMAGES FIXES

Je vois une photographie argentique en noir et blanc qui donne une impression de profondeur ; elle est prise légèrement en surplomb ; au premier plan, de dos, un homme en pardessus avec un chapeau, les épaules larges, cache une grande partie de la rue qu'il est en train de descendre. C'est une rue pavée bordée de murs noirs, et au fond, dans une atmosphère brumeuse, apparaissent des silhouettes de maisons, à contre-jour sur le ciel. C'est

une ambiance semi-nocturne, dont le premier plan est beaucoup plus sombre que le fond.

Je vois, en couleur, des visages qui ne ressemblent à personne. Leurs traits sont mouvants, leur expression change, passant de l'indifférence au sourire ou à la fureur, comme si plusieurs diapositives étaient projetées en rafale, sans temps de pause. Je n'y réagis pas davantage que s'ils étaient des statues.

Je vois des paysages. À une première image fixe se substitue une seconde dans laquelle les formes se sont légèrement déplacées ; beaucoup d'arbres à contre jour, qui se présentent sous un angle un peu différent chaque fois, plus près, plus loin, un peu plus sur la gauche, un peu plus sur la droite. Leurs frondaisons se fondent les unes dans les autres, s'immobilisent, recommencent, jusqu'à ce que l'image disparaisse, remplacée par une autre forêt.

Je vois des représentations abstraites, dont les éléments se déplacent sur un fond clair - une feuille de papier, une planche, un bout de trottoir. Des fragments de terre,

des gravillons, des coulées de sable, répartis sur cette surface rectangulaire, dessinent des chemins et des formes, imitent des visages, des rivages marins, des oiseaux...

Je vois des lignes, toujours droites, en noir et gris, ou noir sur fond blanc, noir sur fond gris - qui se croisent, s'emmêlent, filent sur le papier, dessinées par une main invisible qui les efface à chaque changement de diapositive.

Je vois des motifs cristallins, des pavages. Ils se modifient et prolifèrent sous mes yeux en occupant peu à peu tout l'espace disponible.

Je vois des images dont je sais ce qu'elles représentent et d'où elle viennent, mais qui subissent une déformation de perspective qui les rend irréelles ; le carrelage de mon entrée, un dallage jaune et rouge du début du 20e siècle, m'apparaît, sous une perspective logique bien qu'exagérée, comme un trapèze ouvert au plus près de moi et très fermé à l'autre extrémité. Plus étrangement encore, je le vois à la fois par-dessus et par-dessous.

Je vois des taches, des volutes, des motifs végétaux. Je reconnais les robes de ma grand-mère paternelle, ces robes informes, noir et blanc, qui conviennent à une femme très forte portant à jamais le deuil de son conjoint. Les motifs se déplacent sous mes yeux, s'enchevêtrent, se déforment dans les plis du tissu. Ils s'emboîtent les uns dans les autres, s'organisent en séries, disparaissent et réapparaissent en un autre point de l'image.

Je vois des petits paysages tracés en rouge foncé sur une toile blanche ; ce sont les décors des rideaux d'une des chambres de mon enfance, une cretonne imitation toile de Jouy, mais on a modifié les petites bergeries du dix-huitième siècle avec différents filtres Photoshop, qui simplifient le trait, le charbonnent ou le postérisent. Le défilement des images transformées utilise toutes les possibilités, altère chaque petit paysage. Les métamorphoses s'accélèrent. Cette accélération provoque une pression dans mon crâne.

Parmi le défilé des motifs, une image tout à coup hors cadre : dans une partie très

marginale de mon champ de vision, à droite au-dessus du dessin où se meuvent je ne sais plus quelles formes, surgit une enseigne au néon qui scintille et clignote sur un fond rouge de cataphote. J'essaie vainement de lire ce qu'annonce l'enseigne ; je ne fais que creuser la perspective obscure qui s'ouvre derrière elle. Quand j'en détache mes yeux, je suis happée par les petites icônes de smartphone alignées sous le cadre, auxquelles je ne découvre ni nombre ni signification.

DU CINÉMA, DU MUET À L'IMMERSIF

Voici une vidéo. Les éléments de l'image se déplacent de façon continue, lente, et portent une charge d'inquiétude plus grande. Le format est un 4/3, à l'ancienne, dans lequel se déploient des monstres reptiliens dont je vois très bien les détails : dents, fines écailles sur le bord clair de la bouche, griffes. Ils sont d'abord immobiles, puis s'animent ; ils ne prennent pas d'allures menaçantes, ils se remuent avec nonchalance, mais semblent enclins à sortir du cadre. Ils sont en mon pouvoir. Je sais que c'est moi qui peux les lâcher, et je m'en garde.

Voici tout un monde virtuel. Je suis entourée d'objets industriels, techniques. Je vois sur ma droite des présentoirs, de ceux qu'on trouve dans les boutiques des aires d'autoroute, où sont accrochés des petits sacs, des porte-clés, toute une quincaillerie pour attirer le chaland. Ces supports sont posés par terre, tournent, se déplacent sur des roulettes. À ma gauche, un plateau tournant droit venu d'un cabinet d'ophtalmologiste, chargé d'un appareillage dont le détail engendre un début d'effroi, tout cet acier gris, ces œilletons, ces manettes comme on en trouve sur les pieds photographiques. Ce monde là n'est pas contenu dans un cadre, il entoure le pied de mon lit, et s'ouvre sur la perspective d'une pièce complète.

Mon corps est beaucoup plus impliqué cette fois, exposé dans l'espace ouvert ; je subis un trouble de l'équilibre ; bien que je sois à plat sur un matelas horizontal, j'ai la sensation que le lit s'incline fortement vers le pied, et que la moitié inférieure de mon corps pénètre dans le monde virtuel qui est devant moi et risque d'y glisser.

L'étrangeté tient aussi à la nature de la lumière : la partie proche de moi est dans l'ombre et, venue du fond de la pièce virtuelle, une source de lumière traverse les présentoirs, cerne en contre-jour la forme des marchandises suspendues et accentue leur présence.

Quand je m'avance un peu plus dans le territoire du sommeil, les écritures m'envahissent. Illisibles comme les enseignes, mouvantes, exagérément précises, elles se présentent à mes yeux empressées et grouillantes. Sur des manuscrits feuilletés, sur des lettres jetées les unes sur les autres, à demi sorties de leur enveloppe, sur des pages de livres ; j'ai reconnu au passage des écritures arabes, de l'hébreu, j'ai reconnu l'écriture tamoule et l'écriture lao et leurs courbes liquides, des calligraphies médiévales, la main de Flaubert ou celle d'Aragon, une planche de l'Encyclopédie, l'écriture wolof, des grafitis sur le revêtement d'un mur, d'autres et d'autres encore qui ont glissé trop vite et que je n'ai pas su saisir...

Je n'entends pas de bruit. Toutes ces lettres sont muettes, elles n'ont pas de sens, elles n'en réclament pas. Elles sont

scintillement, forme, mouvement, pure jouissance du regard.

Toute cette agitation mentale, cette extrême labilité de la représentation visuelle est d'ailleurs dépourvue autant de son que de signification. Les perceptions lumineuses exacerbées tiennent lieu d'environnement sonore et fatiguent comme une sono trop puissante. Le déplacement des formes, le glissement ininterrompu des unes dans les autres imposent à la pensée une logique découplée du sens, bien que l'imagerie baroque qui m'occupe toute entière se nourrisse de souvenirs éclatés qui servent de squelette à un faux-semblant de raison.

— Elle:
Et Icare, comment va-t-il ?

— Toi:
Il se remet.

— Moi:
Il se repose.

— Elle:
Et ses ailes ?

— Moi:
Elles son fichues.

— Toi:
Mais il a bon espoir. On fait maintenant des ailes artificielles.

— Moi:
Je n'y crois pas trop. Les ailes, c'est très intime.

— Toi:
Tu ne fais confiance à personne.

— Moi:
Pas aux vendeurs d'os.

— Elle:
Il va falloir qu'il s'habitue.

